

Vincent FLAMAND

# Une jubilation d'exister malgré tout

Marie-Noëlle LOVENFOSSE

Athée, croyant, agnostique, mystique, iconoclaste, renégat, disciple, toujours prêtre ou plus du tout : il ne sait plus trop. En fait, il ne veut pas savoir. Aujourd'hui marié et père de deux enfants, il se définit comme philosophe, théologien, formateur, professeur... mais surtout comme « un homme qui attend dans une gare abandonnée ». Son dernier ouvrage<sup>1</sup>, dans lequel il se livre comme jamais au travers de lettres adressées à un inconnu, est le récit d'un véritable corps à corps. Celui d'un homme qui doute, erre, tremble, vacille, lutte, balbutie, mais s'émerveille aussi d'« une jubilation d'exister malgré tout ».

Dans la préface de votre livre, Emmanuel CARRÈRE explique qu'il voit votre vie comme « une façon chaotique, douloureuse, de vivre le christianisme ». Etes-vous d'accord avec lui ?

**Vincent FLAMAND :** Je le connais depuis un certain temps et il définit bien, je pense, ce qu'il a vu de moi par rapport au christianisme, dans une période de transformation, de grand doute, d'angoisse profonde, au moment où j'ai quitté la prêtrise. Je ne savais pas ce que j'allais devenir, comment j'allais gagner ma vie. Tout mon monde changeait. Cela implique une vraie redéfinition de soi. Quand je l'ai rencontré la première fois, j'étais assez perdu et il a été crucial dans le sens où, sans que nous soyons amis, il a cru en moi à un moment où j'y croyais moi-même assez peu. Mais, heureusement, mon rapport au christianisme n'est pas qu'un rapport de douleur, il est aussi joie !

Dans vos livres, vous semblez animé à la fois par l'envie de vous mettre à nu (parfois jusqu'à l'os) et par le besoin de vous cacher, et à la fois par le besoin de hurler au travers des mots et par l'envie de vous taire...

**VF :** C'est totalement vrai. En réalité, je n'aime pas écrire ! Je ne le fais que quand je ne peux vraiment pas faire autrement, dans de rares moments où j'ai l'impression qu'une profondeur de moi, à la-

quelle je n'ai habituellement pas accès, s'exprime. C'est de l'ordre de l'irrépressible. C'est une expérience à la fois de grande joie et de grande angoisse. Il y a sans doute effectivement une mise à nu, mais la partie mise à nu est celle qui me paraît la plus singulière, la plus authentique, mais aussi la plus étrange, chaotique, sauvage. Cette partie de nous qui nous dépasse et nous donne vie, qui, à la fois, nous efface et nous révèle. C'est aussi celle sur laquelle on n'a pas de maîtrise. Le rapport à la foi, pour moi, est au cœur de ce mouvement-là, qui nous met au monde, en effaçant une série d'éléments qu'on appelle « soi », pour laisser apparaître quelque chose qui nous dépasse et nous surprend. Je crois que c'est le plus profond de nous qui advient, quitte à devoir passer au-dessus d'une série de défenses, de pudeurs, de craintes, au-dessus du désir d'être aimé.

C'est d'autant plus déstabilisant que, la plupart du temps, on vit « masqué »...

**VF :** C'est humain, on vit en fonction du regard des autres. Et puis quelque chose surgit. Et l'expression « jusqu'à l'os » est d'autant plus appropriée que, pour moi, il s'agit d'un livre du corps et pas de la tête. Ce n'est pas un livre cérébral qui veut provoquer des émotions. C'est un bouquin qui vient des tripes. C'est un corps à corps avec le christianisme. C'est une vibration, un tremblement.

C'est aussi un corps à corps avec vous-même...

**VF :** C'est la même chose pour moi. Le spirituel a toujours été dans ce combat chaotique, y compris avec le corps, dans la vie de tous les jours, dans le réel. Et l'écriture accomplit une espèce de mise à nu, de dépouillement de soi, qui n'est d'ailleurs pas facile à assumer ensuite. J'ai besoin de distance, de solitude, de me préserver et je me méfie des personnes qui veulent trop vite mettre des mots, enfermer dans des concepts. Ce qui est difficile à vivre pour moi – c'est sans doute un peu névrotique – c'est d'être enfermé dans une case quelle qu'elle soit : « ah ben oui, il est chrétien » ou « c'est un ancien prêtre qui a renié l'Eglise » ou « l'ancien prêtre qui était punk avant ». Autant d'idées préconçues qui n'ont pas grand-chose à voir avec ce dont j'essaie de parler. Je déteste les étiquettes, car j'ai l'impression qu'elles empêchent les gens d'apparaître dans leur vérité.

N'est-ce pas précisément cette part de soi que vous évoquez, éminemment singulière, personnelle, qui nous rapproche des autres, qui fait de nous tous des « frères et sœurs en humanité » ?

**VF :** Bien sûr ! Et c'est bien pour cette raison-là que j'écris. C'est un livre qui n'est pas dans le jugement ou la justification, l'excuse ou l'attaque, mais où je



livre quelque chose en espérant que ça va résonner en d'autres et que des communications seront possibles. C'est vraiment ça pour moi, le cœur même de ce drôle de truc qu'on appelle la foi. C'est apprendre à accepter les douloureuses limites qui sont les nôtres, accepter que ce dont nous parlons ne se vit jamais complètement et aussi apprendre à être moins dans la culpabilité et le jugement de l'autre. On a beau vouloir correspondre à un idéal d'amour, on n'y arrive pas, on est pris par des pulsions, des tensions, des angoisses, une série d'ombres. Découvrir cela et l'expérimenter peut avoir pour effet qu'on juge un peu moins les ombres de l'autre.

Pourquoi avoir intitulé ce livre "Quand Dieu s'efface" ?

**VF :** On peut l'entendre de plein de manières différentes. Dans ma vie, Dieu au sens d'une entité extérieure, d'une présence sécurisante, aimante, jugeante, omnisciente, toute puissante, a disparu. Mais qu'il existe une réalité interne sur laquelle je n'ai pas prise, un souffle de vie profond, que je ne sais pas trop comment nommer, une sorte de présence, de tendresse invraisemblable, inouïe, inconditionnelle, qui parfois peut jaillir au cœur du désir, ça, je n'ai jamais pu y renoncer. C'est le meilleur de moi quand moi je

m'efface, autrement dit quand s'efface toute la soif de maîtrise, de possession, de jouissance, de reconnaissance, pour laisser advenir un amour inconditionnel qui cherche à passer au travers de toutes nos fragilités, qui ne les condamne pas, qui ne demande pas qu'elles disparaissent mais, au contraire, qu'on les accepte. Dieu serait alors une espèce de présence d'amour qui s'efface pour qu'on puisse apparaître simplement dans notre vérité même. Il faut longtemps pour accepter ça, parce que c'est fragile, précieux, parce que ça nous dépossède de nos maîtrises, de nos jugements, et ça nous met à nu. Cette part-là, si on arrive à l'habiter, est une incroyable force. C'est une alchimie très étrange.

Est-ce une expérience qu'on peut partager ?

**VF :** On commence à voir qu'on peut la partager quand on comprend que ça ne nous appartient pas et donc que ça ne nous met pas en danger, ni en exigence, mais que ça nous traverse peut-être. C'est une expérience où, enfin, on s'en remet à quelque chose de profond en soi. C'est très mystérieux. On est pleinement là et en même temps tout ce qu'on est habituellement s'efface, on lâche les armes. C'est un vrai miracle dans le sens où c'est quelque chose de totalement imprévu,

qui nous traverse, dont on ne sait pas bien ce que c'est. La religion, à mon avis, depuis le début, balbutie autour de ça, au risque, parfois, de l'étouffer en voulant reprendre la maîtrise, en mettant des tas de théories. Souvent, on fait comme si la religion (ou la foi) était une vie à part, ascétique, l'inverse de celle que nous menons. Je ne vis pas du tout les choses comme ça. La foi, c'est cette vie-ci qui me transforme, c'est le chemin de la vie normale, avec tous mes défauts. Il y a une délivrance à se rendre compte que je ne dois plus être autre chose que ce que je suis. C'est en acceptant d'entrer dans ce que je suis avec toutes mes errances, mes échecs récurrents, mes angoisses, mes lâchetés, mes incapacités, que quelque chose peut peut-être se passer. Un moment, on renonce au combat absolument illusoire contre soi-même. Le moi se compare tout le temps, (se) juge, s'indigne, etc. Il ne s'agit pas de gommer cela. Mais il y a peut-être une part de nous où on est totalement incomparable, où c'est l'unique d'une vie et, pour moi, c'est cette part-là qui apparaît quand Dieu s'efface. ■

Lire aussi la critique de Guy SELDERSLAGH et participer à notre concours afin de remporter un exemplaire du livre de V. FLAMAND en p.25 de ce numéro